LE CHEMIN DU CALVAIRE

Roy Hession

1. BRISEMENTS

Qu'est-ce que le réveil ? C'est simplement la vie du Seigneur Jésus répandue dans le coeur des hommes. Christ est toujours vainqueur. Au ciel, retentissent continuellement des accents de louange pour sa victoire. Quelles que soient nos défaites et notre stérilité, lui n'est jamais vaincu. Sa puissance est illimitée. Tout ce que nous avons à faire, de notre côté, c'est de mettre au point nos relations avec lui, afin de démontrer sa puissance dans notre coeur, notre vie, notre service ; ainsi, sa vie victorieuse nous remplira et débordera sur les autres. Voilà le réveil dans son essence.

Cependant, si nous voulons connaître ces justes rapports avec lui, il faut tout d'abord que notre volonté propre soit brisée et soumise à la sienne. Le brisement, c'est le commencement du réveil. C'est un chemin douloureux, humiliant, mais c'est le seul chemin. « Non plus moi, mais Christ » (Galates 2 : 20). Le Seigneur Jésus ne saurait vivre en nous pleinement, ni se révéler par nous, tant que notre «moi» orgueilleux n'est pas brisé. Cela signifie simplement que ce moi, dur et intraitable, qui se justifie, défend ses droits et cherche sa propre gloire, se soumette enfin à la volonté de Dieu, admette ses fautes, abandonne sa volonté propre et ses droits, et renonce à sa propre gloire, afin que Jésus le possède et soit tout en lui. En d'autres termes, être brisé, c'est mourir à soi-même sous tous les rapports.

Si nous considérons honnêtement notre vie chrétienne, nous verrons combien ce moi occupe de place en nous. C'est si souvent lui qui s'efforce de vivre cette vie chrétienne (le terme même de «s'efforcer» indique que le moi est à la base de cet effort). C'est bien souvent le moi qui veut servir Christ. Et c'est toujours lui qui s'irrite, éprouve de l'envie, de la rancune, critique et s'inquiète ; c'est encore lui qui est dur et intolérant à l'égard des autres, timide, satisfait de lui-même, renfermé... Oui, vraiment, nous avons besoin d'être brisés. Dieu ne peut guère agir en nous tant que le moi occupe le poste de commandement, car tous les fruits de l'Esprit énumérés dans l'épître aux Galates (chapitre 5) et dont Dieu désire nous remplir, sont l'opposé de l'esprit dur et insoumis qui habite en nous, et ne peuvent se manifester que si ce dernier est crucifié.

Le brisement est à la foi l'oeuvre de Dieu et la nôtre. En effet, Dieu exerce comme une pression sur nous, mais c'est à nous de l'accepter ou de la refouler. Si, dans notre recherche de communion avec Dieu, nous sommes vraiment prêts à nous laisser convaincre par sa lumière, il démasquera en nous le moi dur et orgueilleux qui le fait tant souffrir. Nous pourrons alors soit raidir le cou et refuser de nous repentir, soit nous courber et dire : «Oui, Seigneur» Le brisement quotidien, c'est simplement accepter dans l'humilité tout ce dont Dieu veut nous convaincre. Cela peut nous coûter cher, si nous considérons tous les droits et intérêts égoïstes que nous devons abandonner, et les confessions et les restitutions éventuelles à faire.

Il n'y a que la Croix qui puisse produire en nous ce brisement.

Jésus a accepté d'être brisé pour nous ; il n'y a donc plus de raison pour que nous ne le soyons pas à notre tour. Jésus est celui qui, existant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu mais s'est dépouillé lui-même, prenant la forme d'un serviteur -serviteur de Dieu et des hommes. Nous le voyons renonçant volontairement à ses droits, à la possession d'un foyer ou de n'importe quel bien, prêt à se laisser injurier sans répondre, à se laisser piétiner sans se défendre. Mais, par-dessus tout, nous le voyons brisé, tandis qu'il gravit humblement le Calvaire, pour y devenir notre bouc émissaire, en portant nos péchés en son corps sur le bois. « Je suis un ver et non un homme », dit-il dans un psaume prophétique (Psaume 22 : 6). Ceux qui ont habité les pays tropicaux savent toute la différence qui existe entre un serpent et un ver. Attaqué, le serpent se redresse, siffle et contre-attaque, essayant de rendre les coups qu'on lui porte -c'est l'image du moi. Mais un ver n'offre aucune résistance ; on peut faire de lui ce qu'on veut, le repousser du pied ou l'écraser : il ne riposte pas -c'est l'image du vrai brisement. Jésus a accepté de devenir cela pour nous : un ver et non un homme. Il l'a fait, sachant que le péché nous avait fait perdre tous nos droits, et mériter l'enfer. Et, maintenant, il nous invite à prendre notre place véritable, à devenir des vers pour lui et avec lui. Tout le sermon sur la montagne, avec ses préceptes de non vengeance, d'amour pour nos ennemis et de charité désintéressée, nous enseigne que c'est là notre position véritable. Seule la vision de l'Amour qui a accepté d'être brisé à notre place peut nous conduire jusque-là :

Viens, O Seigneur, et brise-moi,
Que je me courbe et meure
Comme toi, lorsque, à Golgotha,
Tu baissas la tête pour moi.

Cependant, on ne meurt pas à soi-même une fois pour toutes. Le brisement initial est constamment suivi de nouveaux brisements, car c'est seulement ainsi que le Seigneur Jésus peut se révéler constamment à travers nous (2 Corinthiens 4 : 10). Tout au long de la journée, le choix se présentera à nous de mille manières. Cela signifiera le renoncement à nos projets, à nos plaisirs et à la libre disposition de notre temps et de notre argent. Nous rechercherons alors constamment le bien de ceux qui nous entourent, car ce que nous donnons à nos frères est le sûr critère de ce que nous donnons à Dieu. Chaque humiliation, chaque vexation que nous sommes appelés à endurer est un moyen dont Dieu se sert pour nous briser, afin de creuser plus profondément le canal par lequel s'écoule la vie de Christ.

De fait, la seule vie susceptible de plaire à Dieu et de remporter toujours la victoire, c'est Sa vie -jamais la nôtre, quels que soient nos efforts. De même que notre vie centrée sur nous-mêmes est exactement à l'opposé de celle de Christ, de même nous ne pourrons être remplis de la sienne qu'à la seule condition d'accepter que Dieu fasse constamment mourir la nôtre. C'est ici qu'intervient notre choix.

2. LA COUPE QUI DÉBORDE

Le brisement n'est cependant que le début du réveil. Le réveil lui-même, c'est d'être rempli du Saint-Esprit au point de déborder ; c'est aussi la vie victorieuse. Si l'on nous demandait maintenant : ------ que répondrions-nous ? Le réveil, c'est de pouvoir répondre oui à cette question à n'importe quel moment de la journée. Il n'y a aucun orgueil à l'affirmer, car c'est entièrement et uniquement l'oeuvre de Dieu et c'est pure grâce. Tout ce que nous avons à faire est d'offrir à Dieu un coeur brisé

pour qu'Il puisse le remplir et le maintenir dans la plénitude. Murray a dit avec raison : -----

Le réveil, c'est quand toi et moi, nous nous laissons remplir de cette eau vive jusqu'à déborder, pour nous-mêmes et pour les autres, et cela avec une paix constante dans le coeur. On s'imagine parfois que mourir à soi-même rend malheureux ; au contraire, c'est le refus de mourir à soi-même qui rend misérable. Plus nous avancerons dans la mort avec Christ, plus nous connaîtrons sa vie de résurrection, et plus notre paix et notre joie seront réelles. Sa vie en nous débordera sur notre prochain, avec une profonde nostalgie de voir les âmes perdues venir à Christ et l'ardent désir que nos frères et soeurs chrétiens reçoivent une pleine bénédiction.

Sous le sang

Il n'y a qu'une chose qui empêche le Seigneur Jésus de remplir notre coupe : c'est le péché sous une de ses multiples formes. Il ne saurait remplir des coupes impures. Tout ce qui procède du moi, si infime que cela soit, est péché. La pitié de soi-même dans les épreuves et les difficultés, la recherche de ses intérêts propres dans les affaires ou le service pour Dieu, le laisser-aller dans les loisirs, la sensibilité, la susceptibilité, le ressentiment, la défense de ses droits lorsqu'on est offensé ou accusé, l'égocentrisme, le repliement sur soi-même, les soucis, les craintes, tout cela provient du moi, tout cela est par conséquent péché et souille notre coupe.

Cependant, tous ces péchés se trouvaient dans la coupe que le Seigneur, à Gethsémané, hésita un moment à vider, mais qu'Il but jusqu'à la lie au Calvaire. Si nous lui permettons de nous révéler le contenu de notre coupe et que nous le lui abandonnons, Il le purifiera dans son sang précieux. Il ne s'agit pas là simplement d'une purification du péché, mais encore de la souillure et de la culpabilité qu'elle entraîne, de sorte qu'il n'en reste plus trace en nous. Et, tandis qu'Il purifie notre coupe, Il la remplit du Saint-Esprit. Nous pouvons ainsi expérimenter chaque jour à nouveau l'efficacité de ce sang précieux.

Supposons maintenant que nous ayons laissé le Seigneur Jésus purifier notre coupe et la remplir, et que, tout à coup, nous cédions à une impulsion, une pensée d'envie ou de colère. Qu'arrive-t-il alors ? Notre coupe, à nouveau souillée, cesse aussitôt de déborder. Et, si nous restons vaincus, elle ne déborde plus jamais.

Pour connaître un réveil permanent, nous devons apprendre à garder notre coupe pure. Ce n'est pas dans la volonté de Dieu qu'un réveil cesse et soit désormais connu sous le nom de réveil de telle ou telle époque. Si tel est le cas, cela est dû uniquement au péché,-ces petits péchés que le diable verse dans notre coupe. En revenant au Calvaire et en expérimentant à nouveau la puissance du sang de Jésus pour nous purifier instant après instant du péché, dès qu'il apparaît, nous apprenons le secret de la sainteté et de la plénitude, d'une coupe constamment purifiée et constamment débordante.

Dès que vous avez conscience d'être effleuré par des sentiments d'envie, d'irritabilité ou de quoi que ce soit d'autre, abandonnez-les à Jésus en lui demandant de les effacer par la puissance de son sang. Vous verrez alors que votre réaction charnelle disparaîtra ; la paix reviendra, et la coupe à nouveau débordera. Plus vous rechercherez cette purification, moins vous aurez de réactions du moi. Mais la purification n'est possible que si nous avons été préalablement brisés par Dieu sur le

point en question. Supposons que nous soyons irrités par le caractère d'une certaine personne : il ne suffit pas simplement d'apporter notre irritation à la Croix, mais il faut encore que nous soyons brisés et que nous cédions sur toute la ligne, acceptant la manière d'agir de cette personne comme étant la volonté de Dieu pour nous. Alors, nous pourrons apporter à Jésus nos réactions égoïstes, sachant que son sang purifiera ce péché. Lorsque nous avons été purifiés d'un péché, ne continuons pas à nous en lamenter : ne soyons pas préoccupés de nous-mêmes. Regardons plutôt à notre Sauveur victorieux et bénissons-Le de ce que cette victoire est toujours effective.

Il existe dans la Parole de Dieu un guide absolument sûr pour régler notre marche avec Jésus et signaler en nous l'apparition du péché : ----- (Colossiens 3 : 15). Tout ce qui trouble en nous la paix de Dieu est péché, même si cela nous paraît insignifiant. Cette paix doit ----- dans nos coeurs ; selon une traduction plus littérale, elle est un -----. Si, cependant, Dieu ne nous rend pas sa paix, c'est le signe que nous ne sommes pas réellement brisés. Peut-être devons-nous demander pardon à quelqu'un d'autre, aussi bien qu'à Dieu. Ou, peut-être, persistons-nous à croire que c'est la faute de l'autre. Mais si nous avons perdu la paix, cela suffit pour nous indiquer clairement qui est coupable. En effet, le péché d'autrui ne saurait nous faire perdre notre paix. Dieu veut nous montrer la culpabilité de notre réaction, et c'est seulement lorsque nous aurons accepté d'être brisés sur ce point particulier que sa paix nous sera rendue.

Si nous sommes prêts à nous laisser gouverner par la paix de Dieu, la mauvaise humeur, l'autoritarisme, la négligence, jusque dans leurs moindres manifestations, nous sont révélés comme des péchés. Plusieurs fois par jour, et pour les plus petites choses, nous devrons avoir recours au sang de Jésus et nous connaîtrons comme jamais auparavant la voie du brisement, au travers de laquelle Jésus pourra se manifester dans toute sa merveilleuse grâce.

Cependant, plusieurs d'entre nous ont négligé si souvent les avertissements de l'arbitre qu'ils ne les perçoivent plus. Les jours se suivent sans que nous trouvions l'occasion d'être brisés, et sans que nous ressentions le besoin d'être purifiés ; cet état est généralement pire que nous ne le croyons. Il faut désirer ardemment retrouver la communion avec Dieu avant d'accepter de crier à Lui pour qu'Il nous montre où nous avons besoin du sang de Jésus. Pour commencer, Il nous montrera une chose seulement, mais notre obéissance et notre brisement sur ce point constitueront le premier pas vers le réveil en nous.

Faiblesse ou péché ?

Certains se demandent s'il est juste d'appeler péchés des choses telles que le désir de plaire, le repliement sur soi-même, la crainte. -----, dit-on parfois. Cependant, c'est le contraire qui est vrai, car, si ces choses ne sont pas des péchés, il nous faudra les supporter toute notre vie, sans pouvoir en être délivrés. Mais, si ce sont effectivement des péchés, alors il existe une source capable de nous en purifier dès l'instant où, les reconnaissant comme tels, nous les plaçons sous le sang de Jésus. Et ce sont bien là des péchés qui proviennent de notre incrédulité, d'une forme rentrée de l'orgueil, et qui tant de fois ont empêché le Seigneur d'agir en nous et nous ont séparés de Lui.

3. LE CHEMIN DE LA COMMUNION

Lorsque l'homme tomba dans le péché et se choisit lui-même, plutôt que Dieu, comme centre de sa vie, le résultat fut non seulement de le séparer de la communion de Dieu, mais encore d'interrompre cette communion avec son prochain. La première révolte de l'homme contre Dieu, rapportée au chapitre 3 de la Genèse, fut bientôt suivie de sa première révolte contre l'homme, et ce fut le meurtre d'Abel par Caïn. La chute, c'es tout simplement « le fait que chacun suit sa propre voie » (Esaïe 53 : 6).Si je préfère ma propre voie à celle de Dieu, il est évidant que je la préfère aussi à celle de mon prochain. On n'affirme pas son indépendance vis-à-vis de Dieu sans l'affirmer du même coup vis-à-vis des hommes. Et un monde où chacun suit sa propre voie ne peut être que rempli de tension, de barrières, de suspicion, de malentendus et de conflits de toutes sortes.

L'oeuvre accomplie par Jésus-Christ au Calvaire n'a pas consisté seulement à rétablir la communion entre l'homme et Dieu, mais encore entre l'homme et ses semblables : l'un ne saurait aller sans l'autre. Plus les rayons d'une roue se rapprochent du centre, plus ils se rapprochent les uns des autres. S'il n'y a pas de communion vivante et réelle avec tel ou tel frère, c'est la preuve que cette communion n'existe pas non plus entre nous et Dieu. La première épître de Jean mesure la profondeur et la réalité de la communion de l'homme avec Dieu à la profondeur et la réalité de sa communion avec ses frères (1 Jean 2 : 9 ; 3 : 14-15 ; 4 : 20). Tout ce qui constitue une barrière entre nous, si insignifiant que cela puisse paraître, en constitue du même coup une entre Dieu et nous. Et là où ces barrières ne sont pas immédiatement renversées, elles se transforment bientôt en murs si épais que nous nous trouvons entièrement séparés de la communion avec Dieu et avec nos frères. Si la vie nouvelle me remplit vraiment, elle me permettra de réaliser l'unité avec Dieu en même temps qu'avec mes frères ; alors plus rien ne me séparera d'eux.

La lumière et les ténèbres

Quelle est la base de cette communion réelle avec Dieu et avec notre frère ? 1 Jean 1 : 7 nous donne la réponse à cette question : « Si nous marchons dans la lumière, comme Il est Lui-même dans la lumière, nous sommes mutuellement en communion, et le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché » La lumière éclaire, révèle, tandis que les ténèbres cachent. L'oeuvre de la lumière consiste à nous révéler ce que nous sommes. « Tout ce qui est manifesté est lumière » (Ephésiens 5 : 13). Mais tout ce que nous faisons ou disons (ce que nous taisons même), dans le but de cacher ce que nous sommes réellement, ressort des ténèbres.

Le premier résultat du péché en nous est toujours de nous faire cacher ce que nous sommes véritablement. Le péché induisit nos premiers parents à se cacher derrière les arbres du jardin, et il n'a pas cessé, jusqu'ici, d'avoir le même effet. Le péché nous conduit toujours à l'irréalité, à la comédie, à la duplicité, à soigner les apparences, à nous excuser et à mettre la faute sur les autres -et cela autant par le silence qu'en disant ou faisant quoi que ce soit. C'est là ce que le passage précédent appelle la marche dans les ténèbres (Ephésiens 5 : 8). Pour certains, le péché en question n'est autre que la recherche de soi-même (tout ce qui procède du moi est péché), ou une cordialité feinte, destinée à cacher cette recherche ; mais ce n'en est pas moins la marche dans les ténèbres.

Quel contraste avec le verset 5 du même chapitre, qui nous dit que « Dieu est

lumière », c'est-à-dire qu'Il est le tout-puissant, qui révèle tout et notamment l'homme tel qu'il est. « Il n'y a point en Lui de ténèbres », c'est-à-dire qu'il n'y a en Dieu absolument rien qui ressemble à la moindre parcelle des ténèbres ou à notre désir de dissimulation.

Il est donc absolument impossible pour nous de marcher avec Dieu en demeurant dans une ombre, si infime soit-elle, pas plus que d'avoir communion avec nos frères et soeurs, car ainsi nous ne nous montrons pas tels que nous sommes et on ne saurait avoir communion avec quelqu'un d'irréel.

La base de la communion

La seule manière de réaliser la communion véritable avec Dieu et les hommes, c'est de vivre «au grand jour» avec tous les deux. « Si nous marchons dans la lumière, comme Il est lui-même dans la lumière, nous sommes mutuellement en communion » La marche dans les ténèbres est le contraire de la marche dans la lumière. Spurgeon définit cette dernière comme suit : « être prêt à connaître et à être connu » En ce qui concerne la communion avec Dieu, cela signifie que nous sommes prêts à reconnaître toute la vérité sur nous-mêmes, à être convaincus de péchés, à courber la tête à la moindre suggestion de notre conscience, à appeler péché tout ce que Dieu nous signale comme tel, enfin à ne rien cacher, ni excuser. Une telle marche dans la lumière ne peut que nous rendre toujours plus sensibles au péché en nous, et nous le reconnaîtrons là où nous l'ignorions totalement auparavant. Cela pourrait nous faire reculer et nous pourrions être tentés de nous protéger d'une telle clarté, si le verset cité plus haut ne se terminait pas par ces paroles : « et le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché ». Nous pouvons confesser et mettre sous le sang tout ce que la lumière de Dieu nous révèle comme péché ; alors, ce dernier est effacé, effacé devant Dieu et dans notre coeur. Son sang a le pouvoir de nous rendre plus immaculés que la neige. C'est ainsi que, demeurant continuellement dans la lumière, et étant continuellement purifiés par le sang, nous sommes en communion avec Dieu.

La communion promise ici n'est pas seulement avec Dieu, mais aussi avec les autres, et cela suppose que nous marchions dans la lumière avec notre frère ; nous ne saurions en aucun cas être «au grand jour» avec Dieu et dans les ténèbres avec notre prochain. Nous devons donc être prêts, non seulement à connaître, mais à être connus, des hommes comme de Dieu, à accepter qu'ils nous éclairent sur nous-mêmes et à agir de même envers eux, dans l'amour. Alors, nous ne cacherons plus notre véritable visage à nos frères et soeurs avec lesquels nous vivons, et cela par toutes sortes d'apparences plus ou moins authentiques, pas plus que nous ne continuerons à nous excuser et à nous blanchir. Nous serons honnêtes, nous renoncerons à notre propre manière de considérer notre vie spirituelle, ainsi qu'à notre orgueil et à notre bonne réputation, afin de devenir vraiment transparents avec nos frères en Christ. Cela signifie également que nous ne garderons plus dans notre coeur aucun sentiment malveillant à l'égard de qui que ce soit, mais que nous en chercherons tout d'abord la délivrance auprès de Dieu, puis le confesserons et mettrons les choses au point avec la personne en question. Nous réaliserons ainsi une communion toute nouvelle les uns avec les autres ; nous ne nous aimerons pas moins, mais infiniment plus.

Aucune servitude

Marcher dans la lumière, c'est simplement marcher avec Jésus. Cela ne suppose par conséquent aucune contrainte. Cela ne signifie pas non plus qu'à tout le monde nous devions ouvrir tout notre coeur. Ce qui compte avant tout, c'est notre attitude. Sommes-nous prêts à être entièrement transparents avec nos frères et soeurs, et à l'être en paroles lorsque Dieu nous le montrera ? C'est la vraie marche dans la lumière. Cela sera parfois humiliant, mais combien efficace pour la réalité de notre vie spirituelle et la connaissance de nous-mêmes ! Nous sommes si habitués à l'idée que Dieu nous connaît, qu'Il sait toute chose, que nous ne réagissons plus et que, pour finir, nous ne nous connaissons plus nous-mêmes. Mais qu'un homme reconnaisse, en la présence d'un autre, l'entière vérité sur lui-même, sous la direction du Saint-Esprit, et il se verra alors, lui-même et ses péchés, dans une lumière toute nouvelle ; il comprendra comme jamais auparavant où le sang rédempteur de Christ doit être appliqué progressivement dans sa vie. C'est là la raison pour laquelle l'apôtre Jacques nous dit de « confesser nos péchés les uns aux autres ».

D'après 1 Jean 1 : 7, le but de la marche dans la lumière est la communion mutuelle. Et combien elle est réelle, cette communion, lorsque nous marchons ainsi ! De toute évidence, l'amour jaillira entre nous si chacun de nous accepte d'être connu tel qu'il est : pécheur repentant aux pieds de Jésus. Lorsque les barrières sont tombées et les masques arrachés, Jésus peut enfin nous unir et faire que nous soyons un coeur et une âme. Outre cela, nous avons encore la joyeuse certitude d'être en sécurité : plus de crainte que les autres aient à notre égard des pensées ou des réactions qu'ils cachent ! Nous savons que s'ils ont quoi que ce soit contre nous, cela sera immédiatement soumis à la lumière, soit dans le brisement et la confession (là où il y a des remontrances pleines de charité lorsqu'il s'agit de quelque chose que nous avons besoin de reconnaître.

N'oublions pas, cependant, que la marche dans la lumière est avant tout une marche avec Jésus. C'est tout d'abord à Lui que nous avons affaire pour être purifiés et obtenir la victoire. Et si, ensuite, Dieu nous conduit à ouvrir notre coeur à nos frères, c'est alors bien plus un témoignage qu'une confession que nous leur apportons, et nous louons Dieu ensemble.

Equipes à deux pour le réveil

Jésus veut que nous commencions aujourd'hui à marcher dans la lumière d'une manière nouvelle. Joignez-vous pour cela à un autre à votre ami chrétien, à la personne avec laquelle vous vivez, votre femme, votre mari. Laissez tomber votre masque. Sans aucun doute, Dieu vous a montré un point précis sur lequel vous devez être honnête avec eux. Commencez par là. Travaillez à deux, là où le Seigneur vous a placés. D'autres seront alors brisés au pied de la Croix et ajoutés, comme Dieu le donnera. Réunissez-vous dans un esprit de communion véritable pour partager vos expériences spirituelles avec une parfaite franchise. Priez pour d'autres et puis allez -toujours en équipe- porter plus loin votre témoignage. Ainsi, Dieu pourra faire de grandes choses. Ceux qu'Il aura sauvés et bénis pourront à leur tour vivre et travailler en équipe, comme une boule de billard qui en met d'autres en mouvement, et pour finir tout le pays sera inondé de la vie nouvelle qui procède du Seigneur ressuscité.

4. LA VOIE SAINTE

Pour connaître la vie de victoire, il faut apprendre la simplicité. Combien nous l'avons compliquée, cette voie ! Des volumes ont été écrits à ce sujet. Des formules sans nombre ont été données ; on nous a dit que le secret était ici ou là. Mais, pour la plupart d'entre nous, tout cela est tellement compliqué que, bien que nous le connaissions en théorie, nous ne sommes pas capables de l'appliquer à la vie quotidienne.

Pour rendre plus claires les vérités que nous avons envisagées jusqu'ici, nous aurons recours à quelques images.

Esaïe 35 : 8 nous fournit une image caractéristique de la vie de victoire :
« Il y aura là un chemin frayé... qu'on appellera la voie sainte »
C'est l'image d'un chemin construit au-dessus des plaines marécageuses qui représentent le monde. Bien que ce chemin soit étroit et qu'il monte, il n'est aucun d'entre nous qui ne puisse y marcher, car « même les simples ne pourront s'y égarer » Les dangers sont nombreux si nous quittons cette voie, mais nous sommes en parfaite sécurité si nous y demeurons, car « sur cette route point de lions ; nulle bête féroce ne la prendra ; nulle ne s'y rencontrera » Une seule catégorie s'en voit interdire l'accès : « Nul impur n'y passera » Et cela comprend non seulement le pécheur qui ne connaît pas Christ comme son Sauveur, mais le chrétien qui, tout en le connaissant, continue à demeurer dans des péchés non confessés et non purifiés.

Le seul accès à ce chemin frayé est une petite colline sombre et peu engageante, la colline du Calvaire. Elle se gravit sur les mains et les genoux -surtout sur les genoux. Si nous sommes satisfaits de notre vie chrétienne, si nous ne sommes pas possédés d'une faim et d'une soif irrésistibles d'arriver jusqu'à cette voie sainte, nous ne tomberons jamais à genoux et ne pourrons par conséquent jamais gravir la colline. Mais, si nous sommes mécontents, affamés, alors nous trouverons le chemin qui monte. Ne nous hâtez pas : laissez Dieu créer en vous cette soif pour la voie sainte et susciter dans votre coeur les soupirs de l'Esprit. Les simples touristes n'avancent guère sur ce chemin. « Vous me trouverez quand vous me chercherez de tout votre cœur »

Au sommet de la colline, gardant l'accès à la voie sainte, se dresse la Croix. Sombre et âpre, elle divise le temps et les hommes. Au pied de la Croix se trouve une porte basse, si basse que, pour la franchir, il faut se baisser et ramper. C'est le seul accès à la voie sainte, au chemin frayé sur la hauteur, et il nous faut y passer si nous voulons pénétrer plus avant. Cette porte s'appelle la porte des brisés. Seuls ces derniers peuvent y passer. Être brisé, c'est pouvoir dire : « Non plus moi, mais Christ »

En chacun de nous se trouve un «moi» orgueilleux, au cou raide. Ce cou a commencé à se raidir dans le jardin d'Eden, où Adam et Eve, qui s'étaient toujours soumis à la volonté de Dieu, se rebellèrent, réclamèrent leur indépendance, cherchant à être «comme des dieux». A travers toute la Bible, Dieu reproche à son peuple d'avoir le cou raide ; or, nous l'avons aussi : nous sommes durs et révoltés, susceptibles et facilement offensés. Nous nous irritons ; nous envions, critiquons ; nous refusons de pardonner et gardons rancune. Nous luttons par nous-mêmes et essayons d'accomplir par nos propres efforts ce qui devrait être laissé à Dieu. Nous sommes indulgents envers nous-mêmes -et combien souvent cela nous conduit à

l'impureté ! Toutes ces choses et beaucoup d'autres ont leur source dans notre moi orgueilleux. Si Christ le remplaçait vraiment en nous, nous n'aurions pas ces réactions. Avant que nous puissions pénétrer sur les hauteurs de la voie sainte, il faut que Dieu courbe et brise le moi, de sorte que Christ règne à sa place.

Etre brisé, cela signifie n'avoir plus de droits, ni devant Dieu, ni devant les hommes ; non pas simplement les abandonner, mais reconnaître que nous n'en avons point, si ce n'est celui de mériter l'enfer. Cela signifie ne plus rien posséder en propre, ni temps, ni argent, ni biens, ni position.

Pour en arriver là, Dieu nous conduit au pied de la Croix, où Il nous montre ce qu'est le brisement véritable. Là, nous voyons ces mains et ces pieds blessés, ce visage empreint d'amour et couronné d'épines, et le brisement complet de celui qui a dit : « Que ta volonté soit faite et non la mienne » tandis qu'il buvait jusqu'à la lie la coupe amère de nos péchés. Ainsi, c'est en regardant à Lui, et en réalisant que ce sont nos péchés qui l'ont cloué là, que nous serons brisés à notre tour. En contemplant l'amour et le brisement de Dieu mourant à notre place, nos coeurs se fondront, nous voudrons être brisés pour lui, et cette prière deviendra la nôtre :

Sauve-moi de moi-même, ô mon Sauveur,
Je veux me perdre en toi,
Que ce ne soit plus moi,
Mais toi, Jésus, qui demeure en mon coeur.

5. LA COLOMBE ET L'AGNEAU

Vivre une vie de victoire et gagner des âmes, ce n'est pas là le produit d'un «moi» sanctifié ou de durs efforts. Non, c'est le fruit de l'Esprit. Nous ne sommes pas appelés à produire des fruits, mais à en porter. Ce n'est pas notre fruit, mais le Sien. Il est donc d'une importance vitale que nous soyons continuellement remplis du Saint-Esprit, «comme des arbres pleins de sève», de Sa sève (trad. anglaise du Ps. 104 : 16).

Dans le premier chapitre de l'Evangile de Jean, nous voyons de quelle manière le Saint-Esprit est descendu sur Jésus. Jean-Baptiste avait vu Jésus venir à lui et avait dit : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». Puis, tandis qu'il le baptisait, il vit les cieux s'ouvrir, l'Esprit de Dieu descendre sous la forme d'une colombe et s'arrêter sur lui.

L'humilité de Dieu

Quelle image suggestive que cette colombe descendant et se posant sur l'agneau ! Certes, la colombe et l'agneau sont parmi les plus douces créatures de Dieu. L'agneau nous parle de douceur et de soumission, et la colombe nous parle de paix. Cela ne suggère-t-il pas qu'au coeur même de la Divinité se trouve l'humilité ? Lorsque le Dieu éternel conçut le plan de se révéler dans son Fils, il le nomma l'Agneau ; et lorsque le Saint-Esprit dut venir dans le monde, il vint sous l'emblème d'une colombe. Ainsi, ce n'est pas seulement parce que Dieu est si grand et nous si petits que nous devons être humbles, mais encore parce que Dieu lui-même, révélé par Jésus, est doux et humble de coeur.

Voilà donc, sous une forme imagée, la condition qui peut permettre au Saint-

Esprit de venir et de demeurer en nous. La colombe ne peut se poser et demeurer sur nous si nous ne revêtons le caractère de l'agneau, si notre moi n'est pas brisé. Les manifestations du moi non brisé sont l'opposé des caractéristiques de la colombe. Relisez, dans Galates 5, l'énumération des neuf fruits de l'Esprit (l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance), dont la colombe aspire à nous remplir ! Puis, comparez-les aux oeuvres viles de la chair dans le même chapitre (la chair est le terme par lequel le Nouveau Testament désigne le moi non crucifié) La différence est aussi grande qu'entre le loup avide et la douce colombe.

Le caractère de l'Agneau

Il est clair désormais que le Saint-Esprit ne pourra venir et demeurer en nous que si nous acceptons de devenir semblables à des agneaux, et cela sur chacun des points où il nous le montrera. Rien ne nous sonde et ne nous humilie davantage que de contempler l'Agneau gravissant le Calvaire pour nous. C'est là que nous reconnaissons combien de fois nous n'avons pas voulu devenir des agneaux pour lui.

Oui, il fut un agneau, la plus simple des créatures, qui ne connaît aucun moyen de se sauver elle-même, totalement sans défense. Jésus s'est anéanti pour nous en devenant l'Agneau. Point de force ou de sagesse propre, aucun moyen auquel recourir pour se défendre ; -non, Il fut tout simplement et constamment dépendant du Père. « Le Fils ne fait rien de lui-même, sinon ce qu'Il voit faire au Père » Mais, nous, combien nous sommes compliqués ! Que de plans élaborés, que de tentatives pour nous secourir nous-mêmes ! Que d'efforts propres pour vivre la vie chrétienne et pour accomplir les oeuvres de Dieu, comme si nous étions ou pouvions faire quelque chose ! Nous n'avons pas voulu être de simples agneaux et la colombe a dû s'envoler (du moins en ce qui concerne sa présence sensible).

Prêt à être tondu

Jésus fut aussi l'Agneau qui se laisse tondre, dépouiller de ses droits, de sa réputation, de toute liberté légitime, tel l'agneau qu'on dépouille de sa laine. Il ne résista jamais : un agneau ne résiste pas. Outragé par amour pour nous, Il n'a pas répondu ; maltraité, Il n'a pas proféré de menaces. Il n'a jamais dit : « Ne savez-vous pas que je suis le Fils de Dieu et que vous n'avez pas le droit de me traiter ainsi ! » Mais, nous, combien de fois nous avons résisté, refusant d'être dépouillé de nos droits ! Nous n'avons pas su perdre ce que nous possédions par amour pour Jésus. Nous avons exigé le respect dû à notre position. Nous avons résisté, combattu. Alors, la colombe est partie, emportant la paix et laissant notre coeur endurci.

Il n'a point ouvert la bouche

En outre, Jésus fut l'Agneau silencieux ; « semblable à une brebis muette devant ceux qui la tondent, Il n'a pas ouvert la bouche ». Il ne s'est jamais défendu, ni expliqué. Mais, nous, avons-nous été silencieux lorsqu'on nous traitait avec malveillance ou nous accusait injustement ? Nous avons élevé la voix pour nous défendre et nous venger. Nous nous sommes excusés alors que nous aurions dû admettre franchement nos torts. Et, chaque fois, la colombe a dû fuir et nous retirer sa paix et sa bénédiction.

Pas de ressentiment

Il fut également l'Agneau sans tache. Non seulement aucune parole ne sortit de ses lèvres, mais il n'y avait dans son cœur rien d'autre que de l'amour pour ceux qui l'avaient envoyé à la Croix, point de rancune, aucune amertume. Même lorsqu'on lui clouait les mains, Il murmura : « Je vous pardonne », et demanda à son Père de pardonner également. Mais, nous, quel ressentiment n'avons-nous pas éprouvé contre celui-ci ou celui-là, et pour des choses tellement plus minimes que celles qu'il supporta ! Chacune de ces réactions a laissé une tache dans notre coeur et, une fois de plus, la colombe a dû s'enfuir, parce que nous n'avons pas su supporter et pardonner pour l'amour de Jésus.

Reviens, ô colombe !

Tels sont les dispositions et les actes qui éloignent le Saint-Esprit de notre vie, et tout cela est péché. Le péché est le seul obstacle au Réveil de l'Église. Une question s'impose donc : Comment la colombe peut-elle revenir à nous avec sa paix et sa puissance ? Et voici la réponse : «l'Agneau de Dieu». En effet, Jésus n'est pas seulement l'Agneau simple, dépouillé, silencieux et sans tache, mais Il est avant tout l'Agneau rédempteur, notre substitut.

Pour le Juif, l'agneau qu'il offrait à Dieu était toujours un substitut. Sa douceur et sa soumission n'étaient que des traits secondaires à côté de son rôle expiatoire, qui consistait à être immolé pour son péché, après quoi son sang était répandu sur l'autel. L'humilité de Jésus-Agneau n'était nécessaire que pour qu'Il devînt notre substitut sur la Croix, notre bouc émissaire, pour porter nos péchés en son corps sur le bois, afin de pourvoir au pardon et à la purification de nos péchés, si nous nous en repentons. De plus, Dieu veut nous ramener à la Croix pour que nous y voyions notre péché blessant et meurtrissant l'Agneau. Et nous l'avons, nous aussi, crucifié, en tant que nous n'avons pas accepté d'être brisés. L'Agneau plein de douceur a tout enduré, afin que le sang soit là pour nous accorder pardon et purification, lorsque enfin nous nous repentirions. Que cette pensée solennelle brise notre orgueil et courbe notre coeur dans la repentance ! Car ce n'est que lorsque nous aurons vu nos péchés déchirer le coeur de Jésus que nous serons brisés et prêts à nous en repentir, à les abandonner, afin que le sang de l'Agneau nous en purifie. Alors, la colombe reviendra sur nous, avec sa paix et sa bénédiction.

Jésus s'humilia pour moi, jusqu'à la crèche.
Et pour moi descendit le chemin de la Croix.
Oui, pour moi !...Créature orgueilleuse et revêche,
Qui longtemps refusa de servir l'humble Roi.

Sa volonté céda devant celle du Père,
Il avança toujours dans la pleine clarté.
Je préférais l'effort au repos salutaire,
Prétendant vivre seul, sans Christ, la sainteté.

O Seigneur, brise, lave et remplis ce coeur vide.
Tiens-moi toujours blotti sous ton sang précieux.
Que de ta communion je sois toujours avide,
Et que mon coeur brisé loue ton nom merveilleux.

Un chrétien d'Afrique, homme de Dieu, raconta un jour dans une réunion que, tandis qu'il montait une colline pour se rendre au culte, il entendit des pas derrière lui. Se retournant, il vit un homme qui montait, portant un très lourd fardeau. Puis il vit que ses mains étaient percées et le reconnut pour le Seigneur Jésus. Il lui dit alors : « Seigneur, est-ce le péché du monde que tu portes ? -Non, répondit Jésus, non pas le péché du monde, mais le tien ». Tandis que ce frère racontait la vision que Dieu venait de lui accorder, le coeur de ceux qui l'écoutaient et le sien furent brisés en voyant leurs péchés sur la Croix. Il faut qu'il en soit de même pour nous ; alors seulement nous serons prêts à faire les confessions, les excuses, les réconciliations et les restitutions qui font partie de la vraie repentance.

Le règne de la colombe

Un dernier mot. La colombe est l'emblème de la paix. Si donc le sang de Jésus nous a purifiés et que nous marchions humblement avec l'Agneau, le signe de la présence et de la plénitude de l'Esprit en nous est la paix. C'est là le critère de notre marche tout au long de la journée : « Que la paix de Dieu règne dans vos cœurs ». (Col. 3 : 15). Si la colombe cesse de chanter dans notre coeur, ce ne peut être qu'à cause du péché : d'une manière ou d'une autre, nous avons abandonné l'humilité de l'Agneau. Demandons alors à Dieu de nous montrer ce péché et hâtons-nous de nous en repentir et de l'apporter à la Croix ; et, une fois de plus, la colombe pourra s'installer dans notre coeur. De cette manière, nous connaîtrons la présence continuelle de l'Esprit, offerte à tout homme déchu, par l'application immédiate et constante du sang précieux de Jésus.

Ne voulons-nous pas, dès aujourd'hui, soumettre notre vie au règne de la colombe, de la paix de Dieu, pour qu'il en devienne l'arbitre tout au long de la journée ? Nous serons constamment convaincus de péché et humiliés, mais nous parviendrons ainsi à une conformité réelle avec l'Agneau de Dieu ; nous connaîtrons la seule victoire qui vaille la peine d'être remportée **:** la conquête du moi.

6. LE REVEIL DANS NOS FOYERS

Dans le plus beau des jardins que la terre ait connu, vivaient, il y a des milliers d'années, un homme et une femme créés à l'image de Dieu. Le but de leur vie était d'être, à chaque instant, les témoins de la gloire du Créateur aux yeux mêmes de la création tout entière. Ils acceptaient leur position de simples créatures vis-à-vis de Dieu dans une soumission et un abandon total à Sa volonté. Ils ne vivaient pas pour eux-mêmes, mais pour Lui ; de ce fait, ils étaient aussi soumis l'un à l'autre, et l'harmonie parfaite régnait dans le foyer. C'était la paix, l'amour, la communion non seulement avec le Seigneur, mais aussi entre eux. Puis, un jour, le serpent se glissa dans ce foyer fondé sur Dieu, et avec le serpent entra le péché. Alors, la paix de Dieu ayant disparu de leur coeur, l'harmonie quitta le foyer. Désormais, ils ne vécurent plus pour Dieu, mais chacun pour soi. «Ils furent» comme des dieux, soucieux de leur propre gloire, recherchant l'adoration. Le moi devins le centre de leur vie. Ne vivant plus pour Dieu, ils ne vécurent plus l'un pour l'autre. A la paix, l'harmonie, l'amour, la communion, succédèrent la discorde, la haine, etc. en un mot : le péché.

Le Réveil commence dans le foyer

Le péché est entré d'abord dans le foyer. C'est sûrement là que nous péchons

le plus, aussi c'est bien dans le foyer que le Réveil doit commencer. Certes, le réveil est impérieusement nécessaire dans l'Eglise, dans le pays que nous habitons, dans le monde tout entier ; mais une Eglise réveillée qui serait composée de foyers non réveillés serait une vaste hypocrisie. Oui, c'est dans le foyer que doit commencer le Réveil, et il ne sera durable qu'à cette condition. C'est là, peut-être, qu'il est le plus difficile, qu'il coûte le plus, mais c'est là aussi qu'il est le plus nécessaire.

Avant d'aller plus loin, redisons ce qu'est le vrai réveil. C'est tout simplement une nouvelle vie venant d'En Haut, versée dans des coeurs où la vie spirituelle a baissé. Ce n'est pas une vie faite d'efforts propres, d'activité fébrile, dont nous aurions nous-mêmes pris l'initiative. Ce n'est pas la vie de l'homme, c'est la vie de Dieu, la vie de Jésus communiquée par le Saint-Esprit, remplissant nos coeurs et débordant sur les autres. Cette vie se manifeste par la communion et l'unité avec ceux avec qui nous vivons : rien entre nous et Dieu, rien entre nous et notre prochain. C'est avant tout au foyer que nous devrions faire l'expérience de cette nouvelle vie.

Combien est différente l'expérience de plusieurs d'entre nous dans nos foyers, nous qui sommes pourtant chrétiens -petites irritations, sautes d'humeur, égoïsmes, ressentiment, etc. Et même là où il n'y a rien de grave, on ne voit pas vraiment que l'unité et la communion soient parfaites. C'est toujours le même principe infaillible ; tout ce qui se place entre nous et Dieu, se place entre nous et les autres, et vice-versa. Notre communion avec Christ étant interrompue, nos coeurs ne débordent pas de vie divine, et les rapports avec les nôtres s'en ressentent.

Qu'est-ce qui ne va pas dans nos Foyers ?

Au fond, qu'est-ce qui ne va pas dans nos foyers ? Quand nous parlons de foyers, nous entendons par là toutes les relations qui existent entre femme et mari, entre parents et enfants, entre frères et soeurs ; en somme, toutes les relations de ceux qui sont appelés à vivre ensemble.

Le premier reproche que nous adressons aux chrétiens, c'est qu'au sein de leurs familles, on ne vit pas dans la lumière ; nous préférons «fermer les volets». Les autres ne nous connaissent pas tels que nous sommes ; et nous ne tenons pas à ce qu'ils s'ingèrent dans notre vie. Même ceux qui vivent dans notre intimité ignorent, la plupart du temps, ce qui se passe en nous. Ils ignorent nos difficultés, nos luttes, nos faillites, les chutes qui se répètent souvent, les points sur lesquels nous avons rarement la victoire. C'est bien la conséquence du péché si nous sommes si peu ouverts et transparents à l'égard des autres. Voyez Adam et Eve qui se cachent loin de Dieu, derrière les arbres du jardin d'Eden. N'est-ce pas le péché qui les conduit à agir ainsi ? Et n'est-ce pas à cause du péché qu'ils se cachent l'un de l'autre ? Il est certainement des réactions intérieures et des pensées qu'Adam n'a jamais dévoilées à sa femme, comme Eve, de son côté, n'a jamais dit à son mari tout ce qu'il y avait dans son coeur. Et, depuis lors, il en a été toujours ainsi. Nous cachons la vérité sur notre état aussi bien à Dieu qu'à notre prochain. Combien cela est coupable ! Nous couvrons notre vrai moi d'un masque, nous le dissimulons derrière d'épaisses murailles. Parfois, lorsque nous sommes sur le point d'être découverts, nous donnons le change en plaisantant. Nous craignons de rester nous-mêmes, car nous ne voulons pas que les autres nous approchent de trop près et sachent ce que nous sommes en réalité. Ainsi, nous «bluffons». N'étant pas véridiques avec les autres, il ne peut y avoir de vraie communion entre nous. Avec de telles dispositions, nous ne pourrons jamais réaliser dans notre foyer l'union et la communion parfaite. L'Ecriture appelle

cela : marcher dans les ténèbres, car tout ce qui se cache est ténèbre.

Le manque d'amour

Signalons une deuxième chose qui ne va pas dans nos foyers. Nous n'aimons pas vraiment les autres. « Ah ! Me direz-vous, ce n'est pas le cas chez nous, car on ne peut guère s'aimer plus que ce que nous nous aimons, mon mari et moi » Certes, nous voulons vous croire, mais qu'entendez-vous par «amour» ? L'amour dont parle l'Ecriture n'est pas seulement un sentiment, une forte passion. Lisez le passage bien connu de 1 Cor. 13 qui définit le véritable amour, et voyez si le vôtre est de la même nature. A cette lumière, nous découvrirons que nous aimons à peine notre prochain et que notre comportement est dans une direction opposée. Or, l'opposé de l'amour, c'est la haine.

Examinons de plus près quelques points concernant l'amour décrit dans 1 Cor. 13.

« L'amour :

9. Est patient ;
10. Est plein de bonté ;
11. N'est point envieux (jaloux) ;
12. Ne se vante pas, ne s'enfle pas d'orgueil ;
13. Ne fait rien de malhonnête (ni en paroles) ;
14. Ne cherche pas son intérêt (donc pas égoïste) ;
15. Ne s'irrite point (ne s'énerve point) ;
16. Ne soupçonne point le mal (donc, ne nourrit pas de mauvaises pensées à l'égard du prochain) ».

Que reste-t-il de notre «amour» après un pareil examen ? Si souvent, nous agissons d'une manière diamétralement opposée, nous avons de nombreux mouvements d'impatience et répondons ou réagissons sans charité. Que de jalousie aussi ! Un mari peut envier les dons, même les progrès spirituels de sa femme. Il arrive que les parents soient jaloux de leurs enfants et, bien souvent, il existe une jalousie amère entre frères et soeurs.

«Rien de malhonnête». Ceci ne touche-t-il pas au domaine de la courtoisie dans nos rapports avec les nôtres ? Où en êtes-vous sur ce point ? Nous croyons si aisément que nous pouvons nous relâcher à la maison. C'est une erreur ! La courtoisie est une forme de l'amour, qui se manifeste dans les petits détails de la vie collective. Or, n'est-ce pas dans les petites choses que nous trébuchons si facilement ?

«Enflés d'orgueil». L'orgueil se manifeste de bien des manières. Nous croyons connaître, «savoir mieux» que les autres ; nous voulons être indépendants, commander tout le monde, diriger tout. Continuellement, nous trouvons à redire aux autres, etc.

De telles dispositions produisent le mépris : convaincus de notre supériorité, nous nous plaçons au-dessus du prochain. Peut-on prétendre aimer vraiment quelqu'un que l'on considère comme inférieur, incapable, ignorant ?

«L'amour est patient». La patience est une qualité bien rare, car nous nous irritons pour si peu. Un petit travers de notre frère et nous nous emportons ! Lorsqu'il

fait ou ne fait pas telle chose, nous le jugeons sévèrement et conservons dans notre coeur du ressentiment. Sa manière de faire nous irrite. Et, pourtant, nous prétendons nous aimer dans notre foyer ! Ces choses-là se passent tous les jours, et nous n'y prenons pas garde. Elles ne sont pas de l'amour, mais de la haine. L'impatience, la jalousie, l'orgueil, la volonté propre, la mauvaise humeur, le ressentiment, etc. sont autant de formes de la haine. Or, la haine, c'est le péché. « Celui qui dit qu'il est dans la lumière et qui hait son frère, est encore dans les ténèbres » (Jean 2 : 9). Tout cela crée, au sein même de la famille, des tensions, des barrières, des discordes qui rendent impossible la communion avec Dieu et avec nos semblables.

Le seul «moyen»

Après tout ce que nous venons de dire, une question se pose. Désirons-nous une vie nouvelle, le réveil dans notre foyer ? Voulons-nous rester comme nous sommes, ou voulons-nous un renouveau au sein de notre famille ? Evidemment, ce n'est que lorsque nous aurons vraiment faim et soif d'un changement que nous ferons le nécessaire pour l'obtenir.

La première chose à faire, c'est d'appeler le péché : péché, puis d'aller à la croix, le confesser et croire que Jésus-Christ m'en purifie au moment même.

Et c'est là, à la Croix, que repentants nous courbons la tête, que nous recevons Son amour, l'amour qui s'oublie, qui supporte et pardonne. Le sang précieux de Christ nous purifie de tout manque d'amour, de toute volonté coupable, etc. et le Saint-Esprit nous remplit de la nature même de Christ. L'amour décrit dans 1 Corinthiens 13 est celui-là même de notre Seigneur ; cet amour est un don que nous possédons lorsqu'Il vit en nous. Nous pouvons faire cette expérience chaque fois que nous apportons notre manque d'amour à la Croix pour en être purifiés. Le sang de Christ est, aujourd'hui encore, une source jaillissante. Toujours à nouveau, il nous faudra renoncer à nos droits, comme Jésus a renoncé aux siens pour nous. Nous découvrirons bien vite que ce qui, en nous, se dresse brutalement en face de l'égoïsme et de l'orgueil des autres, c'est notre propre égoïsme et notre propre orgueil que nous ne voulons pas sacrifier. La présence et l'attitude plus ou moins égoïste de nos semblables nous obligeront à prendre, par amour pour eux, des chemins que nous n'aurions pas choisis. Nous les accepterons humblement comme étant la volonté de Dieu, et nous nous soumettrons aux différentes épreuves que le Seigneur nous enverra pour notre bien. Cela ne veut pas dire, bien entendu, qu'il nous faudra accepter l'égoïsme de l'autre comme étant la volonté de Dieu pour lui-même -loin de là- mais seulement comme Sa volonté pour nous. En ce qui concerne notre prochain, Dieu se servira peut-être de nous -dans la mesure où nous serons brisés- pour l'avertir et le ramener sur la bonne voie. Si nous sommes père ou mère, nous aurons souvent l'occasion de corriger notre enfant, mais ce ne sera pas pour des motifs égoïstes ; nous le ferons uniquement par amour pour lui, c'est-à-dire pour son bien. Ce n'est que sur la voie du sacrifice que l'amour du Seigneur nous remplira et trouvera son expression dans nos actes et notre comportement.

Quand le Seigneur nous aura brisé au Calvaire, nous devrons être prêts à mettre les choses en règle avec les autres, quelquefois même avec les enfants, ce qui sera la preuve tangible de notre brisement. Brisement et dureté sont des expressions contraires. Le coeur dur dit : « C'est ta faute ! ». Le coeur brisé dit : « C'est ma faute ! ». Une toute autre atmosphère régnera dans notre foyer si nous employons cette dernière formule. N'oublions pas qu'à la Croix, il n'y a de place que pour une seule personne à la fois. Nous ne pouvons pas dire : « J'avais tort, mais tu avais tort aussi ; allons tous les deux à Jésus » Non ! Il faut aller seul et dire : «

C'est ma faute ». Dieu travaillera beaucoup plus dans le coeur de l'autre par mon brisement que par tout ce que je pourrais dire ou faire. Il est possible cependant que je doive attendre, et même longtemps, mais cela m'aidera à mesurer un peu la patience insondable de Dieu. Quelqu'un a dit : « Le Seigneur a dû attendre bien longtemps depuis son effort pour rétablir toutes choses, il y a 1900 ans ; et, pourtant, il n'y avait aucun tort de son côté ».

Mais si nous agissons ainsi, Dieu répondra certainement à notre prière et amènera aussi notre frère au Calvaire. Alors, nous serons un. Le mur de séparation s'écroulera et nous pourrons ensemble marcher dans la lumière, dans la vraie transparence l'un avec l'autre, ainsi qu'avec Jésus. Nous nous aimerons ardemment, les coeurs absolument purs. L'unité ne peut avoir lieu qu'au Calvaire, car c'est là seulement que le péché, qui nous dresse les uns contre les autres, est ôté.

Quand nous parlons d'union parfaite, nous évoquons immédiatement la vision de plusieurs pécheurs réunis au Calvaire.

7. LA PAILLE ET LA POUTRE

Notre ami a quelque chose dans l'oeil ! Bien que ce soit quelque chose de minuscule -Jésus l'appelle une paille- combien cela n'est-il pas douloureux et combien il importe de l'en débarrasser au plus vite ! C'est certainement notre rôle d'ami de faire tout pour l'enlever et il nous en sera des plus reconnaissants. Et, nous aussi, nous devrions lui savoir gré de nous rendre le même service.

Il semble donc bien que le passage de Mat. 7, 3-5 ne nous interdise pas de chercher à corriger la faute de notre prochain ; au contraire, il suggère que nous devons nous y employer ; et cela à n'importe quel prix. Il est vrai que l'accent repose avant tout sur la condamnation de l'esprit de jugement, mais, une fois que cet esprit est écarté, le passage se termine par : « Alors, tu verras comment ôter la paille de l'oeil de ton frère » (Trad. littérale.: « tu verras clairement » ou « tu examineras » (note trad.). Selon le Nouveau Testament, nous devons donc avoir un tel amour pour notre frère qu'il nous faut être prêts à faire n'importe quoi pour enlever de son oeil la paille qui trouble sa vue et l'empêche d'être béni. Il nous est dit de nous « reprendre les uns les autres », de nous « exhorter les uns les autres », de nous « exciter à la charité et aux bonnes œuvres », enfin de nous « laver les pieds les uns des autres ». L'amour de Jésus répandu en nous nous pousse à venir au secours de notre frère.

Quelle bénédiction pour beaucoup, si nous acceptions de reprendre et d'exhorter nos frères en toute humilité, comme Dieu nous l'inspire ! On raconte qu'un certain Nicolas, de Bâle, se rendit jusqu'à Strasbourg pour y rencontrer le Dr. Tauler, alors prédicateur de renom dans cette ville. Quand il l'eut trouvé, il lui dit humblement : « Docteur, avant que vous puissiez accomplir une grande oeuvre pour Dieu, pour cette ville et le monde, il faut que vous mouriez à vous-même, à vos dons, à votre réputation et même à votre bonté... Lorsque vous aurez pleinement saisi le sens de la Croix, vous aurez une nouvelle puissance auprès de Dieu et des hommes ». Cette humble exhortation de la part d'un chrétien obscur et caché transforma la vie de Tauler ; il apprit effectivement à mourir et devint, entre les mains de Dieu, un des plus puissants instruments qui préparèrent la voie à Luther et à la Réforme.

Qu'est-ce que la poutre ?

Tout d'abord, Jésus nous explique qu'il n'est que trop facile d'enlever la paille, le petit grain de l'oeil de notre frère -le mot grec original signifie également une petite parcelle de sciure lorsqu'il y a dans le nôtre une poutre, c'est-à-dire un très gros morceau de bois. Si tel est le cas, nous ne saurions procéder à l'extraction de la paille chez l'autre, car notre propre vue est obscurcie ; ce serait donc de la pure hypocrisie.

Nous savons tous ce que signifie cette paille dans l'oeil de notre prochain : c'est une faute que nous croyons discerner en lui ; il se peut qu'il s'agisse d'un acte ou d'une attitude adopté à notre égard. Mais qu'est-ce que Jésus entendait par la poutre dans notre oeil ? Et si elle n'était autre chose que notre réaction peu charitable à la paille de l'autre ? Sans doute, ce dernier a des torts, mais notre manière de réagir est aussi un tort. La paille de son oeil a provoqué en nous un ressentiment, une critique, de l'amertume ou de la mauvaise volonté -autant de variantes de la faute initiale : le manque d'amour. Et cela, nous dit le Seigneur, est infiniment pire que le tort minime qui l'a provoqué. La différence est la même qu'entre un grain de sciure et une poutre. Chaque fois que nous montrons du doigt notre frère en disant : « C'est sa faute », trois autres doigts de notre main sont dirigés contre nous, en signe d'accusation. Que Dieu nous pardonne les très nombreuses fois où, dans notre hypocrisie, nous avons voulu reprendre notre frère, sans nous rendre compte de l'énormité de notre propre faute.

Ne croyons pas, cependant, que la poutre soit nécessairement une réaction violente de notre part. Non, un début de ressentiment est une poutre, tout comme la première lueur d'une pensée mauvaise ou l'ombre d'une critique naissante. Ces éléments déforment notre vision et nous ne pouvons plus voir notre frère tel qu'il est, un bien-aimé de Dieu. Si donc nous lui parlons avec un tel obstacle dans notre coeur, cela ne fera que provoquer chez lui la même attitude dure, selon le principe humain qu'on nous « mesurera de la mesure avec laquelle nous aurons mesuré ».

Déposons la poutre au Calvaire

Non ! « Ote premièrement la poutre de ton œil ». Voilà la première chose à faire : reconnaître notre réaction peu charitable comme un péché. Puis aller à genoux au Calvaire, y contempler Jésus et voir ce que ce péché lui a coûté. Il nous faut nous repentir à ses pieds, être brisés tout à nouveau et accepter par la foi la purification par son sang, lui demander qu'il nous remplisse de son amour pour l'intéressé, selon sa promesse. Ensuite, notre devoir consistera très probablement à aller trouver notre frère dans une attitude de repentance, lui demandant pardon pour le péché qui a obstrué notre coeur, en témoignant de sa purification par le sang de Christ. Certains objecteront -et peut-être serons-nous tentés d'objecter nous-mêmes- que le péché que nous confessons est bien inférieur à celui de l'autre, qu'il ne confesse pas encore. Mais nous avons été au Calvaire, nous y avons vu notre péché et nous ne pouvons plus comparer ce dernier avec celui de quelqu'un d'autre.

Après avoir ainsi débarrassé notre oeil de la poutre, nous « voyons clairement » comment procéder à l'extraction de la paille chez notre frère. A ce moment, Dieu déversera sur lui et sur nous une lumière inconnue jusqu'ici ; peut-être verrons-nous même que cette fameuse brindille n'était qu'une illusion, ou encore une projection de ce qui entravait notre propre vue. Mais il se peut aussi que Dieu nous révèle au sujet de notre frère des choses cachées dont il n'avait pas conscience. Alors, sous la

direction de l'Esprit, nous les lui montrerons humblement, afin qu'il puisse les voir lui-même et les apporter à la Source qui coule encore pour le péché, pour en être délivré. Il est fort probable qu'il nous laisse faire et, s'il est humble, il nous en saura gré; il verra qu'il n'y a pas de motif égoïste en nous, mais seulement de l'amour et de l'intérêt pour lui.

Si Dieu nous conduit à reprendre quelqu'un, ne nous laissons pas arrêter par la crainte. Ne cherchons pas non plus à imposer notre point de vue à tout prix ; disons simplement ce que Dieu nous met à coeur et laissons-Le faire le reste. C'est son oeuvre et non la nôtre. Il faut du temps pour courber un cou raide. Et, lorsqu'à notre tour nous sommes repris, ne nous défendons pas et ne nous expliquons pas. Acceptons en silence, en remerciant celui qui nous reprend ; puis demandons à Dieu qu'il nous éclaire et, si notre ami a raison, soyons assez humbles pour le lui dire et louer Dieu ensemble. Nous avons grandement besoin les uns des autres ; il y a dans notre vie des points noirs que nous ne verrons jamais si nous ne permettons à Dieu d'employer nos frères comme des instruments pour nous éclairer.

8. LE VRAI SERVITEUR

Le Nouveau Testament dit très clairement que le Seigneur attend de nous que nous prenions la position humble de serviteurs. Ce n'est pas là une obligation secondaire que nous pouvons accepter ou refuser à notre guise. C'est la base même des vraies relations avec Christ et notre prochain. Le disciple doit choisir cette humble position s'il veut connaître la communion avec Christ et la sanctification dans sa vie. Quand j'aurai une idée de la dose d'humiliation et de dépouillement que Dieu exige du vrai serviteur, je comprendrai alors que ceux-là seuls qui vivent au pied de la Croix peuvent parvenir à cette position. Ils ne pourront s'y maintenir qu'en contemplant toujours à nouveau le Seigneur brisé et humilié pour eux.

Avant d'aborder ce sujet et son application pratique pour notre vie, relevons trois points importants qu'il convient d'élucider. Ils nous donneront la vraie notion du serviteur de Jésus-Christ.

L'Ancien Testament mentionne deux sortes de serviteurs : d'une part, les mercenaires, auxquels on paye un salaire et qui ont certains droits ; d'autre part, les esclaves, non rétribués et devant se soumettre entièrement à leur maître, dont ils sont la propriété. Il était interdit aux Hébreux de prendre des esclaves de leur race. C'étaient toujours des païens. Le Nouveau Testament contient l'expression, plusieurs fois répétée, de « serviteur de Jésus-Christ ». Le mot grec traduit par serviteur n'a pas le sens de «mercenaire», mais bien «d'esclave». Que conclure de cela ? C'est que notre position de serviteur de Jésus-Christ ne nous confère aucun droit : nous sommes la propriété absolue de notre divin Maître. Il peut disposer de nous et nous traiter comme Il lui semble bon.

Un autre point important, c'est que nous sommes les serviteurs de Celui qui a accepté d'être Lui-même esclave. Le texte bien connu de Phil. 2 : 6, 7 qui nous montre jusqu'où est descendu notre Maître, confirme ce que nous venons de dire, « Lui qui, existant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais s'est dépouillé lui-même en prenant une forme d'esclave ». Qu'est-ce à dire, sinon qu'il n'avait aucun droit. Il acceptait d'être traité comme le Père le jugerait bon et comme la méchanceté des hommes en déciderait, pourvu que l'humanité perdue fût sauvée et rendue à Dieu. Oui, vous et moi, nous devons être

les esclaves de Celui qui a été l'esclave par excellence, de Celui dont la nature même est l'humilité, et dont la mission fut de s'humilier pour servir ses créatures. Combien bas doit donc être notre position ! Combien cela nous montre ce que signifie être soumis à Christ !

Mais allons plus loin ! Comment puis-je trouver que je suis esclave de Jésus-Christ ? En devenant l'esclave de ceux qui m'entourent. Paul dit, dans l'une de ses lettres : « Nous sommes vos esclaves à cause de Jésus-Christ ». Dieu juge la position d'humilité que nous avons choisie à son égard à la position d'humilité que nous occupons vis-à-vis des autres. En d'autres termes, si nous refusons de servir notre prochain quand cela nous coûte et nous humilie, Dieu considère que nous refusons de le servir Lui-même. Dès lors, toute communion est impossible avec Lui.

Voyons maintenant comment nous pouvons être, dans la pratique, serviteurs de Jésus-Christ. Dieu m'a parlé, il y a quelque temps, par le passage suivant : « Qui de vous, ayant un serviteur qui laboure ou paît les troupeaux, lui dira, quand il revient des champs : Approche vite et mets-toi à table ? Ne lui dira-t-il pas, au contraire : Prépare-moi à manger, ceins-toi, et me sers, jusqu'à ce que j'aie mangé et bu ; après cela, toi, tu boiras ? Doit-il de la reconnaissance à ce serviteur, parce qu'il a fait ce qui lui était ordonné ? Vous de même, lorsque vous avez fait tout ce qui vous a été ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous devions faire ». (Luc 17 : 7-10).

Je trouve dans ce texte cinq caractéristiques de l'esclave :

1. Il doit accepter qu'on exige beaucoup de lui, qu'on le charge de toutes sortes de corvées, sans considération pour sa personne. Après une journée de dur labeur dans les champs, le serviteur de la parabole doit préparer immédiatement le repas de son maître et le servir à table, avant même de prendre la moindre nourriture. Il le fait simplement, sans discuter et ne s'attendant à rien d'autre. Ah ! combien peu nous sommes prêts à accepter cela ! Nous murmurons si facilement ! L'amertume envahirait bientôt nos coeurs si l'on nous demandait pareille chose. Or, en murmurant, nous agissons comme si nous avions des droits : l'esclave n'en possède pas.

2. Après avoir fait tout cela, il doit accepter de ne recevoir aucun remerciement. Combien souvent nous avons égard à notre personne quand nous servons les autres. L’amertume nous saisit lorsque nous les voyons accepter notre dévouement comme tout naturel, sans gratitude.

3. Après avoir servi les autres, nous ne devons pas les juger. Dans la parabole, le Maître nous paraît égoïstes. Sans doute ! Mais l'esclave ne fait aucune critique, il n'accuse pas. Il est là pour servir, et peu lui importe que son Maître soit égoïste ou non. Et nous ? Peut-être acceptons-nous qu'on accumule les fardeaux sur nos épaules, peut-être acceptons-nous l'ingratitude... Mais, intérieurement, nous reprochons à nos semblables leur égoïsme. Cependant, le vrai serviteur reste insensible à l'égoïsme. C'est pour lui l'occasion de ressembler davantage à Jésus, qui fut le serviteur de tous.

4. Le vrai serviteur doit confesser qu'il n'est en définitive qu'un serviteur inutile, que Dieu et les hommes pouvaient très bien se passer de ses services. Il ne faut pas se lasser de reconnaître « qu'en nous, c'est-à-dire

dans notre chair, n'habite rien de bon ». Notre coeur naturel est si orgueilleux et revêche qu'il ne peut rien produire qui satisfasse notre Seigneur. Et, s'il nous arrive de faire « les bonnes oeuvres que Dieu a préparées d'avance », c'est le Seigneur Jésus habitant en nous qui les fait. Il nous a donné le « vouloir et le faire », ainsi toute la gloire de notre travail lui en revient.

5. Le cinquième point enlève à notre moi tout espoir de s'attribuer le moindre succès. Le vrai serviteur doit savoir que toute la patience, toute la douceur et le support qu'il a montrés en se dévouant pour les autres, ne sont rien de plus que son devoir, rien de plus que ce qu'il devait faire. Au commencement, Dieu créa l'homme tout simplement pour qu'il soit son serviteur, et le péché de l'homme fut justement de refuser cela. Aussi, pour être réhabilité, il doit être de nouveau rétabli dans la position d'esclave. En l'acceptant, il ne fait rien de remarquable, puisqu'il a été créé et sauvé dans ce but.

Ainsi est le chemin de la Croix : c'est le chemin que le seul et véritable esclave, Jésus, a tracé pour nous. Refuserions-nous de suivre ses pas et d'être l'esclave du divin Esclave ? Ce chemin descend, descend toujours, et c'est pour cela qu'il nous semble dur, impossible à suivre. Mais soyez-en certains, c'est le seul chemin qui monte. C'est par cette voie que le Seigneur a accédé au trône. C'est le seul chemin par lequel, nous aussi, nous arriverons à la puissance spirituelle, à l'autorité selon Dieu, à la fécondité. Ceux qui foulent ce sentier ont l'âme rayonnante, heureuse ; elle déborde de la vie d'En Haut. Ils ont découvert que, pour eux, comme pour leur Maître, « celui qui s'abaisse sera élevé ». Pour ceux-là, l'humilité, qui n'était auparavant qu'une intruse peu désirée, tolérée seulement lorsqu'elle était de circonstance, est devenue comme l'épouse de leur âme. Ils se sont unis à elle pour toujours. Si les ténèbres et le trouble envahissent de nouveau leur coeur, c'est qu'ils n'ont pas voulu, sur un point ou sur un autre, cheminer avec elle, sur le sentier de la douceur et du brisement. Mais si, dans la repentance, ils la cherchent à nouveau, elle est toujours prête à les recevoir avec joie, dans sa compagnie.

Ceci nous amène à un point des plus importants : la repentance. On n'entre pas dans une vie de plénitude en décidant simplement qu'on sera plus humble à l'avenir. Il y a des attitudes et des actions du passé dans lesquelles nous persistons, ne serait-ce que dans le fait de ne pas nous humilier à leur sujet. Nous devons tout d'abord nous en repentir. Jésus n'a pas revêtu la forme d'un esclave, dans la seule intention de nous donner un exemple à suivre, mais afin de mourir sur la Croix à cause de nos péchés pour que nous soyons lavés par son sang. Or, ce sang ne peut être appliqué à nos coeurs que si nous sommes brisés et repentants. Pour arriver à ce brisement, il faut permettre à la lumière de Dieu de fouiller notre coeur dans ses moindres replis et de mettre en évidence tous les liens du péché.

Notre orgueil nous apparaîtra si monstrueux que nous comprendrons alors pourquoi il fallait que Jésus quittât son ciel de gloire et se rendît à la Croix. Il n'y avait que sa mort expiatoire pour nous obtenir le pardon de Dieu. Cela signifiera aussi que nous devrons demander pardon non seulement à Christ, mais aussi à notre prochain. Ce sera humiliant pour nous, il faut en convenir, mais pourtant, après avoir franchi -en rampant- la porte des brisés, nous pénétrerons dans la lumière et la gloire de la voie sainte, faite de sainteté et d'humilité.

9. LA PUISSANCE DU SANG DE L'AGNEAU

Le message de Réveil que le Seigneur adresse à plusieurs d'entre nous ces derniers temps est un message très simple, capable de sonder notre âme. Il se résume ainsi : rien au monde ne peut empêcher le chrétien de marcher dans une communion victorieuse avec Dieu, et d'être rempli du Saint-Esprit, sinon le péché sous une de ses nombreuses formes. Et il n'y a qu'une seule chose capable de le purifier du péché avec tout ce que cela comporte de libération et de victoire : le sang de Jésus. Mais il est très important que nous comprenions ce qui confère au sang de Christ sa puissance, afin de réaliser dans quelles conditions cette puissance peut agir pleinement dans notre vie.

Qu'elles sont nombreuses, les grâces que l'Écriture attribue à la puissance du sang de Jésus ! Il fait la paix entre Dieu et l'homme (Colossiens 1.20) ; par la puissance de son sang, nous avons la rédemption, c'est-à-dire la rémission de nos péchés, la vie éternelle (Colossiens 1 : 14 ; Jean 6 : 54) ; par cette puissance, Satan est vaincu (Apocalypse 12 : 11) ; par cette même puissance, nous pouvons être constamment purifiés de tout péché (1 Jean 1 : 7), libérés de la tyrannie d'une mauvaise conscience, afin de servir le Dieu vivant (Hébreux 9 : 14). Enfin, ce sang confère aux plus indignes le droit de pénétrer dans le lieu très saint, jusque dans la présence de Dieu, et d'y demeurer tout le jour (Hébreux 10 : 19). Nous pouvons bien, en effet, nous demander quelle est l'origine de cette puissance !

Une deuxième question s'impose : Comment l'expérimenter pleinement ? Trop souvent, ce sang n'exerce pas en nous sa puissance purificatrice, pacificatrice et vivifiante, et trop souvent, aussi, nous ne demeurons pas tout au long du jour dans la présence et la communion de Dieu.

D'où vient cette puissance ?

La réponse à cette question nous est suggérée par une expression du livre de l'Apocalypse : « le sang de l'Agneau » (Apocalypse 7 : 14). Non pas le sang d'un guerrier, mais le sang de l'Agneau. En d'autres termes, ce qui, aux yeux de Dieu, confère une telle puissance au sang du Sauveur en faveur des hommes, c'est que celui qui l'a versé avait le caractère d'un agneau. Le titre d'Agneau, si souvent donné à Jésus dans les Ecritures, indique tout d'abord son oeuvre expiatoire pour nos péchés. L'Israélite coupable, qui voulait être justifié devant Dieu, devait égorger un agneau (parfois un bouc), dont le sang était ensuite répandu sur l'autel. Jésus est l'accomplissement divin de tous les sacrifices d'agneaux offerts par les hommes -l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde (Jean 1 : 29). Mais le titre d'agneau a une signification plus profonde encore : il décrit son caractère, doux et humble de coeur, ne résistant pas et soumettant constamment sa volonté à celle du Père (Jean 6 : 38), pour le salut des hommes. Tout autre que l'Agneau aurait protesté et résisté contre le traitement que les hommes lui infligèrent. Mais lui, par obéissance envers le Père et par amour pour nous, n'en fit rien. Les hommes firent de lui ce qu'ils voulurent, mais, pour nous sauver, il céda jusqu'au bout. Injurié, Il ne rendit pas l'injure ; maltraité, Il ne proféra pas de menaces. Il n'a pas fait valoir ses droits, ni rendu les coups. Quelle différence avec nous ! Lorsque la volonté du Père et la méchanceté des hommes Lui montrèrent comme but le Calvaire, Il baissa humblement la tête, l'acceptant aussi. C'est déjà comme tel que l'annonce Esaïe : « Semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie, à une brebis muette devant ceux qui la tondent, il n'a point ouvert la bouche ». (Esaïe 53 : 7). La flagellation, la moquerie, les crachats, la barbe arrachée, la pénible marche au Calvaire, les clous, le

côté percé, le sang répandu, rien de cela n'aurait eu lieu s'Il n'avait pas été l'Agneau -et tout cela pour payer le prix de mon péché ! C'est ainsi que Jésus n'est pas seulement l'Agneau, parce qu'Il mourut sur la Croix, mais Il mourut sur la Croix parce qu'Il était l'Agneau.

Reconnaissons toujours cette caractéristique du sang. Chaque fois qu'on en parle, que nous nous rappelions la profonde humilité et l'abandon de l'Agneau, car c'est là ce qui confère au sang sa merveilleuse puissance auprès de Dieu, en faveur des hommes. Dans Hébreux 9 : 14, nous voyons le sang uni pour toujours à l'offrande volontaire de Jésus : « Combien plus le sang de Christ, qui, par un esprit éternel, s'est offert lui-même sans tache à Dieu... ». Ce caractère a toujours été d'une valeur suprême aux yeux de Dieu. L'humilité, la nature de l'agneau, l'abandon de notre volonté à Dieu, voilà ce que le Seigneur recherche dans l'homme. C'était dans le but de manifester tout cela que Dieu créa l'homme ; le refus de celui-ci de marcher dans cette voie constitua le premier péché et a toujours été, depuis, la quintessence du péché. C'est pour rendre au monde cette nature que Jésus est venu ; et c'est parce que le Père l'a vue en Lui qu'Il a pu dire : « Celui-ci est mon Fils, en qui je prends plaisir ». C'est parce que son sang répandu est l'expression suprême de cette nature qu'Il a, aux yeux de Dieu, un prix insurpassable et qu'Il est tout-puissant pour arracher l'homme à son péché.

La deuxième question

Comment pouvons-nous expérimenter pleinement cette puissance dans notre vie ? Notre coeur nous donne déjà la réponse, tandis que nous contemplons l'Agneau, baissant la tête pour nous au Calvaire. Nous ne pourrons faire l'expérience de la puissance de ce sang qu'en acceptant d'avoir en nous les mêmes sentiments qui étaient en Lui, en étant brisés comme Lui. De même que c'est le caractère de l'agneau qui confère au sang sa valeur, ce n'est aussi que dans la mesure où nous sommes prêts à être participants de ces mêmes dispositions que nous connaissons la plénitude de sa puissance dans notre vie. Et nous pouvons en être participants (Philippiens 2 : 5 ; 1 Corinthiens 2 : 16), car elle a été rendue transmissible par sa mort. Tous les fruits de l'Esprit mentionnés dans Galates 5 -l'amour, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la foi, l'humilité, la tempérance- ne sont autre chose que l'expression même de la nature d'agneau du Seigneur, dont le Saint-Esprit veut nous remplir. N'oublions jamais que le Seigneur Jésus, bien qu'élevé au trône de Dieu, est toujours l'Agneau, comme nous le révèle le livre de l'Apocalypse, et qu'Il désire se reproduire en chacun de nous.

Sommes-nous prêts ?

Sommes-nous prêts à nous laisser transformer à l'image de l'Agneau ? Pour cela, il faut que le moi, qui se défend et résiste aux autres, soit anéanti. Nous pouvons prier longtemps pour être purifiés de tel ou tel péché et pour retrouver la paix ; tant que nous ne serons pas prêts à être brisés sur le point en question et à être rendus participants de l'humilité de l'Agneau, rien ne se passera. Chaque péché que nous commettons provient du moi non brisé, d'une forme de l'orgueil. Nous n'aurons pas la paix par le sang de Jésus avant d'avoir reconnu la source de chaque péché et transformé les sentiments qui l'ont provoqué en une repentance précise, qui est toujours humiliante. Il ne s'agit pas seulement d'essayer de ressentir l'humilité de Jésus. Non, il nous suffit de marcher dans la lumière et de laisser Dieu nous révéler tout péché en nous, pour l'entendre nous demander toutes sortes d'actes pratiques de repentance et d'abandon, qui ne manqueront pas de nous coûter, et

cela souvent dans des choses qui paraissent secondaires et triviales. Cependant, leur importance peut être jugée par le prix qu'elles coûtent à notre orgueil. Il se peut que Dieu nous montre que nous devons faire telles excuses ou restituer telle chose (Matthieu 5 : 23, 24 ; Proverbe 28 : 13). Ou bien, Il nous indiquera quelque chose à abandonner, quelque droit imaginaire. Il se peut encore qu'Il nous pousse à aller trouver celui qui nous a fait du tort, pour lui confesser le tort plus grand encore de lui en avoir voulu. Peut-être nous demandera-t-il aussi d'être plus ouverts vis-à-vis de nos amis, afin qu'ils apprennent à nous connaître tels que nous sommes véritablement, et que nous ayons avec eux une communion véritable. Il se peut que ces actes soient humiliants, cependant ils nous amènent au brisement pratique et à l'humilité de l'Agneau. Le sang pourra ainsi nous purifier de tout péché, et nous pourrons marcher avec Dieu, ayant sa paix dans le coeur.

10. INNOCENTS

Nous avons tellement pris l'habitude de condamner le pharisien orgueilleux et propre juste de la parabole (Luc 18 : 9-24) que nous avons grand-peine à réaliser que c'est là notre portrait ; et cela prouve combien il lui est semblable ! Nul ne lui a jamais autant ressemblé que la monitrice d'école du dimanche qui termina sa leçon sur cette parabole en disant : « Et maintenant, enfants, nous pouvons remercier Dieu de ce que nous ne sommes pas comme le pharisien ! ». Nous sommes tout spécialement en danger d'adopter son attitude quand Dieu veut nous humilier au pied de la Croix et nous montrer les péchés qui entravent son oeuvre en nous.

Le coeur humain vu par Dieu

Pour comprendre ce qu'il y a de faux dans l'attitude du pharisien et dans la nôtre, il faut la considérer à la lumière de ce que Dieu dit du coeur humain : « C'est du dedans, du coeur des hommes que sortent les mauvaises pensées, les adultères, les impudicités, les meurtres, les vols, les cupidités, les méchancetés, la fraude, le dérèglement, le regard envieux, la calomnie, l'orgueil, la folie ». (Marc 7 : 20-23). Paul nous brosse une image non moins sombre dans l'épître aux Galates : « Or, les oeuvres de la chair sont manifestes, ce sont l'impudicité, l'impureté, la dissolution, l'idolâtrie, la magie, les inimitiés , les querelles, les jalousies, l'envie, l'ivrognerie, les excès de table et les choses semblables ». (Galates 5 : 19-21). Quel tableau !

Jérémie rend un témoignage identique : « Le coeur de l'homme est tortueux par-dessus tout ; il est méchant **:** qui peut le connaître ? » Jérémie 17 : 9). Tel est le coeur humain, le moi déchu, le vieil homme, comme l'Ecriture l'appelle (Ephésiens 4 : 22) -qu'il s'agisse d'un inconverti ou du chrétien le plus avancé. On a peine à croire que ces choses puissent se trouver dans le coeur de pasteurs, d'évangélistes ou d'autres chrétiens militants. Cependant, c'est la réalité. De toute évidence, la seule chose belle dans le chrétien, c'est Jésus-Christ. Dieu veut que nous reconnaissions ce fait, afin que, dans un désespoir et un brisement véritables, nous acceptions Jésus comme notre justice, notre sainteté, comme étant tout en tous. C'est là la victoire.

Ne faisons pas Dieu menteur

Devant la description divine du coeur humain, nous saisissons la portée des paroles du pharisien. En disant : « Je rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, ravisseurs, injustes, adultères », il se déclarait innocent des choses mêmes que Dieu constate dans le coeur humain. Il voulait dire en effet : « Sans

aucun doute, ces choses sont le fait des autres -en particulier de ce publicain qui les confesse- mais elles ne se trouvent pas en moi ! ». Ce disant, il rendait Dieu menteur, car, « si nous disons que nous n'avons point de péché, nous faisons Dieu menteur » (1 Jean 1 : 10).

Cependant, il devait être parfaitement sincère dans sa déclaration. Il se croyait vraiment innocent et attribuait même son innocence à Dieu puisqu'il l'en remerciait. Il ne réalisait pas que la Parole de Dieu était contre lui. Si le publicain se frappe la poitrine et confesse ses péchés, ce n'est pas que ces derniers soient pires que ceux du pharisien, mais simplement parce qu'il a compris que ce que Dieu dit est vrai pour lui. Le pharisien en est encore à penser que le fait de s'abstenir de certains péchés extérieurs suffit pour être innocent. Il n'a pas encore saisi que Dieu ne regarde pas à ce qui se voit, mais au coeur (1 Samuel 16 : 7), et considère un regard de convoitise comme équivalant à un adultère (Matthieu 5 : 28), le ressentiment et la haine comme un meurtre (1 Jean 3 : 15), l'envie comme un vol, et les mesquines tyrannies domestiques comme les pires malhonnêtetés.

Combien de fois n'avons-nous pas, nous aussi, protesté de notre innocence lorsque Dieu, en convainquant les autres, cherchait à nous convaincre nous-mêmes ! Nous avons dit ou pensé : « Ces péchés existent chez les autres, mais pas chez moi ! », et cela peut-être en toute sincérité. Nous avons peut-être méprisé tels frères en les entendant s'humilier et confesser certaines choses pour les mettre en règle ; nous nous sommes peut-être même réjouis de ce que Dieu les bénissait de cette manière... Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas vu pour nous la nécessité d'être brisés. Bien-aimés, si nous nous croyons innocents et ne ressentons pas le besoin de nous humilier, cela ne signifie pas que nous soyons sans péchés, mais simplement que nous ne les voyons pas. Nous avons vécu d'illusions. Cependant, Dieu doit avoir raison, qui, sous une forme ou une autre, constate en nous la présence de ces choses ; égoïsme inconscient, orgueil, satisfaction de soi, jalousie, ressentiment, impatience ; esprit renfermé, craintes et timidité ; malhonnêteté, tromperie ; impureté, convoitise. Si ce n'est pas l'une, c'est l'autre. Et nous ne les voyons pas. Nous sommes peut-être si préoccupés du tort qu'on nous fait que nous ne voyons pas que nous péchons en ne le prenant pas avec la douceur et l'humilité de Jésus.

Nous constatons clairement combien l'autre cherche à défendre ses droits, mais nous ne voyons pas que nous faisons la même chose. Et, cependant, nous sentons que quelque chose manque dans notre vie : nous ne sommes pas en communion vivante avec Dieu, notre vie spirituelle n'est pas à cent pour cent. Notre service ne déborde pas en bénédictions surnaturelles. Le péché inconscient n'en est pas moins du péché aux yeux de Dieu, et il nous sépare de lui. Il se peut que, dans notre cas, il s'agisse d'une «petite chose», que Dieu est tout prêt à nous montrer, si seulement nous le lui demandons.

Il existe encore un autre piège dans lequel nous tombons lorsque nous ne reconnaissons pas la vérité de ce que Dieu dit au sujet du coeur humain : non seulement nous protestons de notre innocence, mais encore de celle des nôtres. Nous n'aimons pas les voir convaincus de péché et humiliés, et nous nous hâtons de les défendre. Nous nous faisons autant d'illusions à leur sujet qu'au nôtre, et nous ne voudrions pas les voir détruites. Mais, en agissant ainsi, nous les opposons à Dieu, faisant Dieu menteur à leur sujet, et nous les privons de la bénédiction, comme nous-mêmes.

Seule, une profonde soif de communion avec Dieu peut nous faire crier à Lui pour qu'il nous éclaire de sa lumière incomparable, et nous apprenne à Lui obéir en

toutes choses.

Donner raison à Dieu

Cela nous ramène au publicain. En considérant encore une fois ce que Dieu dit du coeur humain, nous voyons que sa confession ne fait que donner raison à Dieu : il reconnaît que tout ce que Dieu a vu en lui est juste. Il ne l'a peut-être pas toujours reconnu, mais le Saint-Esprit a pu l'éclairer, et il est brisé. Non seulement il donne raison à Dieu en tout ce qu'il lui a montré, mais sans doute aussi en ce qui concerne le châtiment qu'il s'est attiré par ses fautes. La prière de Néhémie aurait pu être la sienne : « Tu as été juste dans tout ce qui nous est arrivé, car tu t'es montré fidèle et nous avons fait le mal » (Néhémie 9 : 33).

C'est là le fond de toute véritable confession de péché, de tout brisement authentique. C'est confesser que mon péché n'est pas simplement une erreur, quelque chose d'étranger à mon coeur, d'incompatible avec ma nature, mais qu'au contraire il révèle mon moi véritable, me montre que je suis cette créature fière, impure et corrompue que Dieu voit en moi, et que je suis parfaitement capable d'avoir de telles pensées et de commettre de tels actes. C'est bien en ces termes que David confessait son péché : « J'ai péché contre toi seul, et j'ai fait ce qui est mal à tes yeux, en sorte que tu seras juste dans ta sentence, sans reproche dans ton jugement » (Psaumes 51 : 6). Ne craignons de faire une telle confession quand Dieu nous le montre : ne pensons pas que cela déshonore le Seigneur. Au contraire, nous le glorifions de cette manière, car nous affirmons que ses déclarations à notre égard sont vraies. Cela nous amène à expérimenter une nouvelle victoire en Christ, qui confirme une fois de plus ce que dit l'Écriture : « Ce qui est bon, je le sais, n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair » (Romains 7 : 18). Nous en arrivons à un point où nous cessons d'essayer de sanctifier notre «moi», où c'est Jésus qui devient notre sanctification, où sa vie devient la nôtre.

Paix et purification

Mais le publicain fit plus et mieux que de donner raison à Dieu : il fixa ses regards sur le sacrifice de l'autel et trouva ainsi la paix avec Dieu et la purification de son péché. Cela ressort du sens littéral de ces paroles : « O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis un pécheur », c'est-à-dire : sois-moi propice. Le Juif n'avait qu'un moyen de se rendre Dieu propice : le sacrifice. Et, très probablement, au moment même de la confession du publicain, l'agneau de l'holocauste qu'on offrait tous les jours brûlait sur l'autel.

Il en est de même pour nous : l'homme ne saurait arriver à cette attitude de brisement sans que Dieu lui montre, sur la Croix du Calvaire, l'Agneau divin, effaçant son péché par Son sang répandu. L'Évangile, qui déclare d'emblée ce que nous sommes, a par avance pourvu à un sacrifice pour notre péché. Jésus est l'Agneau immolé pour le péché, dès la fondation du monde. En lui, qui les a portés dans l'humilité, mes péchés sont effacés ; tandis que, dans un brisement véritable, je les confesse et crois en l'efficace de son sang, ils sont purifiés et ôtés. La paix de Dieu et la communion avec lui me sont immédiatement rendues, et je reprends ma marche avec Lui, en vêtements blancs.

Le simple fait de donner raison à Dieu et de reconnaître que le sang nous purifie, nous met à même, comme jamais auparavant, de marcher dans une étroite communion avec Jésus et de demeurer avec Lui dans le lieu Très Saint. Tandis que

nous marcherons avec Lui dans la lumière, il nous montrera les premières racines de choses qui, si nous les laissons prendre pied, l'affligent et arrêtent le cours de sa vie en nous, car elles sont l'expression du vieux moi orgueilleux pour lequel Dieu n'a rien d'autre en réserve que le jugement. En aucun cas nous ne sommes autorisés à protester de notre innocence quant à ce qu'Il nous montre ; nous devons être constamment prêts à lui donner raison et à dire : « Oui, Seigneur, tu as raison : cela montre ce que je suis ; je te l'apporte afin que tu me purifies ». Son sang pourra alors nous purifier continuellement du péché qui sera arrêté à la source, et nous pourrons aussi être continuellement remplis du Saint-Esprit. Pour cela, il faut avoir un esprit «humble et contrit», c'est-à-dire être prêts à reconnaître les plus petites choses.

Tels sont ceux dont Dieu déclare qu'ils « habitent avec Lui dans les lieux élevés et dans la sainteté » (Esaïe 57 : 15) ; ils connaissent un Réveil qui ne cesse jamais.

Or, voici, nous avons le choix : protester de notre innocence et rentrer dans notre maison sans avoir reçu de bénédiction, l'âme desséchée et séparée de Dieu ; ou bien donner raison à Dieu et entrer dans la paix, la communion et la victoire par le sang de Jésus.

Amen.

L'auteur

Evangéliste d'origine britannique, le Dr. Hession a passé beaucoup de temps à exercer son ministère aux Etats-Unis, sous les auspices de la Croisade pour l'Evangélisation Mondiale (CEM).

Cette organisation missionnaire avait été fondée en 1914 par C.T. Studd, et fut dirigée durant de nombreuses années par son gendre, Norman Grubb.

Le livre que vous avez entre les mains est le plus connu des ouvrages de l'auteur. Son message ressemble à celui du Dr Chafer (fondateur du séminaire théologique pentecôtiste de Dallas, en 1924): confessez tous vos péchés sur le champ et soyez "par la foi" rempli du Saint-Esprit.

Au début des années 50, Roy Hession connut un réveil parmi les populations indigènes de l'Afrique, au Rwanda, où il était missionnaire pour la CEM.